

Part. P. P. B. 00. 3

\*\*\*\*\*  
RANE.  
\*\*\*\*\*

384

## Portrait

du R.<sup>d</sup>. Pere Serane, natif de Perpignan, recommandable par  
l'innocence de ses mœurs, par sa piété, par son zèle, par sa  
charité envers les malheureux, par ses travaux apostoliques  
si connus partout où il a donné des Missions & des Retraites et  
plus particulièrement à Toulouse où il est mort en odeur de Sainteté  
le 17. Avril 1784. inhumé dans l'Eglise de Nazareth par un arrêt  
de la Souveraine Cour de Parlement, âgé de 72. ans.

Serane avec douceur en prêchant l'Évangile  
Nous apprit à l'aimer, il en fit le Tableau.

Tout un peuple en versant des pleurs sur son Tombeau,  
Fait voir jusqu'à quel point il seut se rendre utile.

---

## Régrets de la mort du Pere Serane

Qui avec raison on s'alarme  
Depuis que Serane n'est plus.  
Quel vuide ont laissé ses verbus !  
Que sa memoire est éclatante !

Indigens, que son zèle a souvent secourus,  
Vantez-nous sa main bienfaisante.

Pechards qui ne suiviez que des sentiers perdus,  
Publiez ses travaux & ses soins assidus,

Et combien sa balle ame doit compatissante  
Qui sa voit mieux que lui surpasser votre attente ?

Mais hélas ! ô Régrets ! vous êtes Superflus.

C'en est fait, Serane







Resp Pj pl B 3.10

# ÉLOGE

HISTORIQUE

DE

M. L'ABBÉ SÉRANE,

*Mort le 17 Avril 1784.*

PAR UN JEUNE CITOYEN DE TOULOUSE.



A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de D. DESCLASSAN, Maître-ès-Arts,  
Imprimeur de l'Académie Royale des Sciences.

M. DCC. LXXXIV.





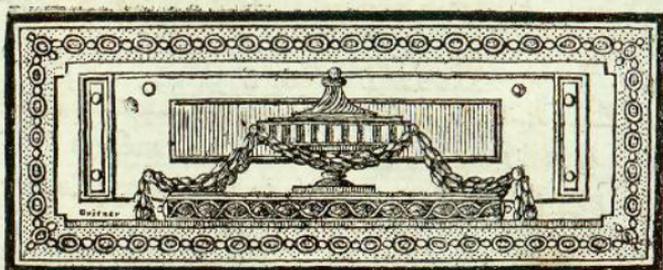


## A L'AMITIE.

O Toi, qui fais le bonheur des Amis  
sensibles, tendre & douce Amitié, viens  
animer les couleurs que nuance mon débile  
pinceau : Ma main le prit en ta faveur ;  
mais incertaine, elle ne saurait le guider,  
si tu ne la soutiens ; tremblante, elle  
n'oseroit exposer aux regards sévères du  
Public un tableau trop defectueux, si tu ne  
le prends sous tes auspices. La faiblesse  
des peintures, que je ne formai d'abord  
que pour toi, ne pourroit pas souffrir un  
plus grand jour. Couvre-la de tes ailes, &

tu les mettras à l'abri des traits de la critique : plus aisément on doit excuser un travail que tu protèges, on doit pardonner une audace que tu inspires....

Maix, mon Ami, pourquoy m'imposer ici le silence ? Pourquoy m'empêcher de faire connaître celui que de tels liens m'unissent... Ton nom paraîtra si heureusement à la tête de cet Essai ! Cher SÉRANE, le SANG t'y assure autant de droits que L'AMITIÉ ; c'est un gage que je donne à CELLE-CI, c'est un hommage que je rends à CELLE-LA. Accueille avec bienveillance le double tribut d'un cœur qui connaît depuis long-temps le plaisir d'aimer le tien & d'en être aimé.... A qui pourrais-je offrir à plus juste titre l'Eloge de M. l'Abbé SÉRANE, qu'à toi, Patern le plus chéri qu'il avait, Ami que j'ai le plus tendre !



É L O G E  
H I S T O R I Q U E  
D E M . L ' A B B É S É R A N E .



L'ÉLOGE des Grands Hommes ne devrait pas être fans doute le sujet d'un premier effai, le début d'un jeune Littérateur dont les pas sont à peine affermis dans la carrière des Belles Lettres : mais qu'a-t-on besoin d'éloquence, lorsque celui qu'on veut célébrer est un de ces Héros Chrétiens, dont le nom seul suffit pour exciter l'admiration & le respect ? En exposant simplement les principaux traits de sa vie, n'est-on pas sûr d'intéresser & de plaire ?

Ce n'est que d'après le témoignage de quelques personnes qui connaissaient particulièrement M. l'Abbé SÉRANE, que j'ai pu entreprendre d'écrire. En déplorant sa perte, elles se plaisaient à parler de ses actions ; à travers leurs soupirs, j'ai surpris des discours qui échappaient à leur attendrissement

& à leur douleur ; j'ai été pénétré des mêmes sentimens ; l'admiration m'a rendu téméraire ; j'ai dû céder au noble désir de consacrer un hommage à sa mémoire. Qui fut jamais plus digne de nos éloges qu'un homme qui, dès son enfance, s'est sanctifié par l'observation rigoureuse des règles & des principes du Christianisme, qui a possédé toutes les vertus des grands Saints, & qui, à la fin de chacun de ses jours, aurait pu s'écrier avec plus de vérité qu'un Philosophe Païen : *Vixi, j'ai vécu ?*..... D'autres ont fait fleurir le Commerce, ont perfectionné les Arts & les Sciences, ont poli & formé leur siècle par de sages Lois ; celui-ci par ses discours a épuré les mœurs ; sa conduite a été un reproche pour le vice, un triomphe pour la vertu, & lui a mérité la bénédiction des hommes & de Dieu. D'autres ont immortalisé leur nom par des écrits qui éclairaient l'esprit ; celui-ci a arrêté les ravages de ceux qui ne tendaient qu'à corrompre le cœur ; d'autres enfin ont versé leur sang pour la Patrie ; celui-ci, martyr de lui-même, s'est sacrifié pour les intérêts de la religion & de l'humanité.

Ce sont ces vertus que j'ai dessein de célébrer dans ce Discours. Il ne sera point assujetti aux règles de l'art, puisqu'il est plutôt un ouvrage senti que pensé, un élan du cœur qu'une production de l'esprit. Je me ferais peut-être un peu plus étendu, si je n'eusse été forcé de céder aux sollicitations de quelques confidens de mon travail, qui en atten-

daient le fruit avec impatience. Heureux si la beauté de l'entreprise fait excuser la faiblesse de l'exécution ! heureux si le Lecteur sensible qui parcourt ces lignes , sent augmenter ou seulement continuer le tendre intérêt que doit lui avoir inspiré le premier coup d'œil !

M. l'Abbé SÉRANE naquit à Perpignan le 9 Avril 1712. Ses parens jouissaient dans le Commerce d'une fortune considérable ; ils pouvaient donner à leurs enfans une éducation qui réunît tout ce que le monde & le christianisme exigent : celui-ci eût pu réussir dans les talens les plus aimables & les plus recherchés ; mais sa préférence décidée pour les études solides, & pour celles qui affermissent notre foi, fit voir dans ses premières années l'enfance du Grand Homme. Il fit ses classes au Collège des Jésuites ; son exactitude à remplir tous ses devoirs, son ardeur infatigable pour le travail, & sur-tout sa conduite irréprochable, lui concilièrent l'estime & l'amitié de ses Maîtres. Dejà ils voyaient briller en lui les premiers rayons de cette vertu sublime qui devait se montrer dans tout son éclat. Ses progrès rapides lui méritèrent des prix & des couronnes ; mais sa modestie ne fut pas moins admirée que ses succès. Parvenu à cet âge où le monde en étalant tous ses charmes tâche de séduire l'innocence baptismale, la pureté de ses sentimens ne reçut aucune atteinte ; sa chasteté triompha dès-lors & pour toujours des embûches de Satan. Les douceurs de

l'oraison qui font sentir au Fidelle la présence de son Bien-Aimé, c'étaient les voluptés dont il s'enivrait. Des passions violentes qui tyrannissent les jeunes cœurs, il n'eut qu'un amour curieux des Livres, & un vif désir de s'instruire, afin qu'en s'éclairant lui-même, ses lumières réjaillissent un jour sur ses semblables, & qu'il devint ainsi un citoyen vertueux & un vrai patriote. Tel est le propre des grandes ames : la recherche de leur bonheur contient toujours le désir de celui des autres ; & combien cette ambition n'est-elle pas ennoblie dans un Chrétien ! La sagesse & la piété étaient héréditaires dans sa famille ; il en avait reçu tous les principes ; ses Maîtres n'avaient eu qu'à les développer : leurs préceptes, & plus encore leurs exemples, firent sur lui une impression qui ne put s'effacer. Il envia la félicité que les sciences & l'amour de l'Evangile leur procuraient dans une retraite paisible, mais jamais oisive ; il voulut, en renonçant au monde, jouir de cette paix intérieure, de cette tranquillité qu'on ne trouve point dans le tourbillon de ses faux plaisirs ; il voulut étudier parini eux les moyens de se rendre utile à la société, utile à sa patrie. Ce n'était là qu'un projet qu'il n'aurait peut-être pas exécuté encore, sans une circonstance qui fait honneur à sa délicatesse.

M. SÉRANE avoit reçu du Ciel un cœur sensible, une bonté gracieuse, une aménité de mœurs qui le firent chérir de tous ceux qui le connaissaient.

Il était doué de cette gaiété, de cette vivacité aimable, de cet esprit de faillie si recherché dans les cercles, & qui rendirent sa conversation agréable à tous les âges & à tous les états. Toutes ces qualités qu'on voyait éclore en lui devaient le rendre l'idole de ses parens. Il le fut en effet, & quelque attachement que leur inspirât le reste d'une famille nombreuse, ils réunissaient sur lui leurs plus tendres soins. C'étoit un amour de prédilection dont ils allaient lui donner les preuves les moins équivoques. Ils résolurent de lui transmettre tous leurs biens, en lésant en sa faveur les droits que nos usages donnent à un aîné sur l'héritage de ses pères. Quelle perspective brillante ne s'offre pas alors à un jeune homme ! pourra-t-elle ne pas éblouir celui-ci ? Il apprend les volontés de sa famille ; il voit qu'elle lui sacrifie un frère qui lui était cher, & sa réponse est un refus. Il coûta peu à sa générosité, puisque cette proposition, loin d'exciter sa joie, ne fit que le plonger dans la tristesse. Il aurait pu sans doute renoncer à ses desseins ; tout ne semblait-il pas concourir à faire naître en lui cette idée ? La fortune lui souriait ; il pouvait, sans se faire illusion, voir dans l'avenir un sort heureux & tranquille ; il pouvait même dès-lors contenter toutes ces fantaisies, si chères au premier âge. La tendresse de ceux qui lui avaient donné le jour, les engageait à ne point mettre des bornes à leurs libéralités, & à lui procurer des amusemens de toute

espèce ; mais le seul qu'il se plut à rechercher , ce fut la lecture des Ouvrages littéraires & de ceux de piété. Il était trop content de pouvoir se procurer ces livres précieux avec l'argent qu'on lui fournissait. Voilà ses plaisirs & ses délices : avec de tels principes sera-t-il étonnant que ce qui aurait peut-être opéré une révolution dans une ame moins grande que la sienne, & détruit des projets de retraite , ne servît qu'à l'affermir dans ceux qu'il avait formé ? Eh ! qu'avait-il besoin de richesses , lui qui possédait tant de vertus , lui qui désirait le vrai bonheur , & qui l'envifageait en Philosophe & en Chrétien ? Il ne délibéra plus sur le parti qu'il avait à prendre ; il le déclara à ses parens étonnés. En vain ils voulurent user de l'empire qu'ils avaient sur lui , rien ne l'ébranla ; en vain ils cherchèrent à émouvoir sa sensibilité par les prières & par les larmes. Attendri , il y mêla ses pleurs ; mais c'était là ses adieux ; la voix du Ciel qui l'appelait était plus forte que celle de la nature. Son départ ne fut plus différé ; il se rendit à Toulouse , & entra chez les Jésuites à l'âge de dix-sept ans.

Ce fut sous les auspices du Père Cayron qu'il fit son noviciat ; il n'eut pas de peine à gagner son estime : quel homme eût pu la lui refuser ! quel homme , en le connaissant , n'eût pas désiré d'en faire son ami ! On peut dire que notre Novice savait déjà distinguer le vrai mérite ; il fut frappé de celui de son Supérieur , & il résolut de marcher sur ses

traces. Il se fentit animé d'une sainte émulation , & dès cet instant il eut toujours son modèle devant les yeux. Il était , pour ainsi dire , le coopérateur qui seconduit le soin que le Père Cayron prenoit des malades indigens , l'administrateur des secours qu'il versoit dans leur sein. Les ténèbres de la nuit , qui trop souvent favorisent le crime , cachèrent bien des fois les œuvres héroïques de la charité qui l'animait : ne lui est-il pas arrivé d'en profiter pour transporter lui-même sa couche chez l'infortuné qui expirait sur la paille ? Ainsi loin du jour & des témoins , sa main guérissait les plaies de ceux qui auraient trop rougi d'en aller chercher le remède dans les Hôpitaux. C'est dans ces séjours de la misère publique qu'il se livrait sans réserve à toute l'ardeur de son zèle. L'approche des maladies terribles que le mercénaire fuit lui-même , n'avait rien d'affreux pour son dévouement volontaire. Quelle était son intrépidité à exhorter les victimes d'une mort prochaine ! quelle était sa patience à prêter l'oreille aux confessions de ces cadavres vivans ! n'était-ce pas s'exposer à des périls presque inévitables ? Mais Dieu donnait à son Serviteur des forces plus qu'humaines , & des marques d'une protection particulière. Dans le cours d'une de ces épidémies où la faux de la mort moissonnait tous les âges , & où les Ministres des Autels tombaient avec ceux qu'ils secouraient , celui-ci humain nuit & jour les mortelles exhalaisons des pestiférés , fut

toujours préservé par le bras invisible du Tout-Puissant. L'instrument de ses miséricordes lui était sans doute trop cher pour ne pas le sauver de la contagion générale.

Les prisons fournissaient encore à l'infatigable M. SERANE les moyens peut-être plus méritoires de soulager cette partie du genre humain que ses crimes en ont séparée. Il descendait dans ces cachots obscurs ; & sous ces voûtes qui retentissent souvent des blasphèmes les plus affreux , il faisait parler la consolante voix de la religion , & portait des paroles de salut & de paix à un malheureux que les Tribunaux d'ici bas avoient condamné irrévocablement , mais à qui le Juge suprême pouvoit encore pardonner. Quant à ceux que l'adversité écrase , qui gémissent dans l'anéantissement civil jusqu'à ce qu'une main libérale les rende à la liberté , ceux-là trouvaient en lui un Sauveur qui se dépouillait pour appaiser leurs créanciers. De telles actions méritent les premières places dans les annales de la bienfaisance. C'est là vraiment être le pere du peuple ; faut-il être surpris s'il en était aimé à ce point ?

Mais ce Peuple allait en être privé : sa mère voulut l'avoir pour appui de sa vieillesse. Ne pouvant plus vivre sans lui , elle sollicita son retour avec instance : tous ses concitoyens se joignirent à elle. Déjà ils connaissaient toutes ses grandes qualités , sa réputation avait franchi les bornes de cette Province , & avait porté jusques dans le lieu de sa

naissance les éloges de tous les habitans de Toulouse. Depuis long-temps ils enviaient le bonheur que ceux-ci avaient de le posséder ; ils se crurent alors en droit d'exiger qu'il payât le tribut que tout homme à talens doit à sa Patrie. Les prières d'une mère qui demande son fils pour lui fermer les yeux, ne peuvent être rejetées. On ne manqua pas d'y avoir égard, mais on voulut en même-temps favoriser les sciences & la religion : il fut envoyé à Perpignan pour y professer la Théologie. Ses soins assidus envers les pauvres ne l'avaient pas empêché de se livrer à cette étude, & d'y faire les plus grands progrès. Il lui donnait tous les instans qu'il aurait pu destiner à des plaisirs honnêtes, & il n'en dérobaît aucun à ses occupations journalières.

Ses compatriotes ne purent long-temps profiter de ses exemples, ni ses disciples de ses leçons : les malheureux qu'il abandonnait s'aperçurent bientôt de son absence ; ils firent retentir jusqu'au Ciel leurs vœux & leurs prières. Les accens de leur douleur perçaient chez les Grands ; c'était un Protecteur que demandaient leurs larmes, un ami qui avait pour eux des entrailles de père. Déjà on entendait des murmures, & la fureur aurait peut-être succédé à la tristesse (1), si M. Dillon, Archevêque de Toulouse, ne se fût hâté de les appaiser. Nous vou-

---

(1) Ce morceau n'est point exagéré ; il y eut ici une espèce d'émeute.

drions pouvoir rapporter ici la lettre que ce digne Prélat écrivit à ce sujet à Madame SÉRANE, pour l'engager au plus grand sacrifice. En plaidant la cause des pauvres, il y fesoit de son fils un éloge aussi pompeux que juste. Cette lettre étoit un monument de sa gloire; ce fut sans doute alors le triomphe de l'amour propre d'une mère. Celle-ci crut avec raison que quelque effort qu'il en coutât à sa tendresse, elle devoit céder aux volontés du Ciel qui se manifestoient si visiblement; il fallut que sa famille & ses amis se séparassent de lui, lorsqu'à peine ils commençaient à goûter les charmes de sa présence; leur affliction fut aussi grande que leur joie avoit été vive. Il partit de Perpignan après un mois & demi de séjour, emportant avec lui les regrets de toute la Ville.

Il revint donc calmer les alarmes de ceux qui n'avoient pu supporter son éloignement, & reprit auprès d'eux ses anciennes fonctions. Il ne cessa de prodiguer aux pauvres ses soins & sa tendresse. Il s'étoit formé, par la confiance qu'on avoit en lui, une pieuse association qui avoit pour but le soulagement de l'humanité. Des personnes du premier rang, du mérite le plus distingué, se cottoient pour déposer dans ses mains des trésors qu'il savoit distribuer avec justice & discernement. De là des pensions fournies à cent familles infortunées, à des citoyens déchus par les revers, du faite de la splendeur dans l'abîme de la nécessité. Leur délicatesse

aurait trop à souffrir de tendre un bras suppliant pour demander le pain qui leur manque ; mais ils ne rougissaient pas de recevoir ces assistances imprévues des mains du Héros de la charité. Lorsque sa vigilance avait découvert l'obscurité de leur retraite & le secret de leur misère, avec quelle adresse ne savait-il pas prévenir leurs demandes, & satisfaire à leurs besoins, en leur épargnant toute démarche qui leur eût coûté ! Plusieurs de ceux qui subsistaient ainsi par ses soins, n'ont pu s'empêcher de les publier, & la reconnaissance les a rendus imprudens. Les riches charitables qui étaient la source d'où il tirait tant de moyens de bonnes œuvres, sentoient tous les jours accroître leur admiration pour l'usage qu'il en faisait. Aussi les a-t-on vu, animés par ses exhortations, retrancher une partie de leurs revenus pour des entreprises dispendieuses, pour fournir de lits tout un peuple de misérables, & renouveler ceux des hôpitaux. Je termine ce détail ; car les larmes qu'il avait effuyé pendant sa vie, & qui coulent depuis sa mort, sont pour sa mémoire un plus beau trophée que ne seraient de vains éloges.

Entraîné jusqu'ici par le plaisir que ma sensibilité trouvoit à célébrer le dévouement de M. SÉRANE à soulager l'indigence, je n'ai point dit qu'il vaquoit en même-temps aux occupations de l'enseignement public ; je n'ai point dit que les sciences n'avaient eu rien de difficile pour sa pénétration,

qu'une étude suivie l'avait mis en état de connaître tout ce que la métaphysique a d'abstrait, la physique de merveilleux, la théologie de sublime. Dans ces thèses, où la jeunesse rend compte de ses progrès au public éclairé, il mérita les plus grands applaudissemens. A peine avait-il atteint sa vingtu-nième année, qu'il fut chargé d'expliquer aux Novices Théologiens les matières qu'un Professeur n'a que le temps d'effleurer. Son Corps, qui s'honorait de ses talens, crut devoir les mettre dans un plus grand jour. Quoi qu'il en coutât à sa modestie, il fut obligé d'accepter une des plus brillantes chaires de cette Ville. Il la remplit pendant 18 ans à la grande satisfaction du public. Il fut toujours mériter l'estime & le respect qu'il est si difficile d'acquérir sur de jeunes esprits. Doux, complaisant, sans être familier, il profita de l'empire qu'il avait sur leurs cœurs, pour y verser l'horreur du vice & le goût de la vertu. Point essentiel, & peut-être trop négligé aujourd'hui, de l'instruction publique!

Il se préparait une révolution, qui devait une seconde fois enlever à Toulouse son précieux Citoyen. Depuis longues années la politique forgeait la foudre qui devait anéantir la Société de Jesus. Elle éclate d'abord à Lisbonne, cette branche immense de la Religion Catholique, qui s'étendait dans toutes les parties du monde, depuis les trônes de l'Europe jusques aux cabanes des Indiens, est renversée en un instant. Je me garderai bien de  
dire

dire que la réunion de tous les genres de talens ; le nombre infini de services rendus aux Cours & aux Nations , que le soin des ames , la propagation de la foi dussent garantir ce Corps respectable du coup qui le frappa , je ne ferai pas Juge d'une cause dont tout l'Univers semble avoir été Partie ; mais en me renfermant dans mon sujet , je dois partager la douleur que ressentit le Pere SÉRANE , de voir rompre les nœuds qui l'attachaient. Ses regrets à quitter son état ne caractérisaient-ils pas le vrai Religieux ? Et quand même il eût soupiré le reste de sa vie pour être réuni sous les Loix de St. Ignace , quel désir eût été plus juste & plus beau ! Qu'on admire donc ici les pleurs qu'il put verser dans cette crise ; qu'on admire les efforts qu'il put faire pour détourner l'orage. Toulouse , il voulait retarder l'Arrêt qui allait le bannir de tes murs , qui allait le priver du plaisir d'y exercer les actes d'humanité auxquels il travaillait sans relâche ! Invité par les compagnons de son infortune à se charger de tous les soins de la défense & des sollicitations , il le fit , non avec transport , mais avec zèle. Eh ! pouvait-il se dissimuler qu'il était trop universellement aimé & respecté , pour ne pas recevoir de ses Juges l'accueil le plus favorable ? Dans la destruction générale , il n'est personne qui n'eût voulu le voir préservé ; mais le Ciel préparait à sa constance une dernière épreuve.

L'Arrêt de sa condamnation est prononcé : il l'i-

gnore dans les premiers momens , tandis que son ministère le retient dans la chaumière du pauvre. Revenu auprès de ses confreres , quel spectacle ! il les voit consternés , ils s'abandonnent à leur juste affliction ; *nous sommes exilés* , lui disent-ils dans les gémissemens. Quel coup pour son cœur ! il l'étonne , mais il ne l'abat point : sa fermeté triomphe. MES AMIS , leur répond-il , RÂNIMEZ VOTRE COURAGE , N'ENVISAGEONS ICI QUE L'ÊTRE SUPRÊME , L'ARBITRE DES ÉVÉNEMENS ; SI NOS TRAVAUX LUI SONT UTILES , IL SAURA BIEN NOUS EMPLOYER DANS QUELQUE ÉTAT QUE NOUS VIVIONS. A ces mots , il fait un dernier effort , s'arrache de leurs bras , & court à l'Hôpital au milieu des malades & des mourans , imiter la patience de Jesus-Christ , & remercier le Ciel de ce Calice d'amertume.

O vous que la perte d'une place ou d'une dignité réduit au désespoir , vous qui ne cessez d'accuser le Ciel d'indifférence & de rigueur , qui vous croyez en droit de vous plaindre de l'infidélité d'un ami à qui vous aviez donné votre confiance , de l'injustice d'un Juge qui renverse en un jour l'édifice de votre fortune , de la cruauté d'une maladie qui enleve à votre tendresse les objets qui la fixaient ; apprenez de M. SÉRANE qu'on n'est jamais plus grand que lorsqu'on éprouve des revers & qu'on les supporte avec courage. Ce parfait Chrétien , à qui la volonté de l'Eglise parut toujours sacrée , fut

alors un exemple rare de la soumission qu'on doit à ses volontés. Persuadé jusqu'à ce moment que son Corps n'avait pas mérité sa destruction, il l'avait, pour ainsi dire, regardée comme impossible; mais Rome prononça, & son jugement alors s'abaisa devant la profondeur des jugemens du Très-Haut; il ne se considéra plus que comme un simple Lévite. . . . Hélas! c'était un fils qui se séparait à jamais d'un père tendrement chéri: quelle douleur! mais il la dévora, & son malheur ne servit qu'à le faire paraître plus grand & plus respectable; ainsi le creuset de l'adversité acheva d'épurer sa vertu.

Ce Grand Homme fut donc enveloppé dans la peine d'exil qui détruisait dans nos mœurs jusqu'aux vestiges de son Ordre: mais qu'il parut glorieux pour lui cet exil qui flétrit le front des coupables! Ceux que ses leçons instruisaient, ceux dont il secourait la détresse l'auraient-ils vu partir avec indifférence? Non, non, & c'est alors que des troupes d'infortunés entourait leur bienfaiteur avec un empressement bien plus tendre. On les vit accompagner au loin ses pas, & leurs yeux mouillés de larmes le suivirent encore. . . .

Accablé de revers, il se retira dans le sein de sa famille, qui fit tous ses efforts pour lui procurer quelque consolation; mais il ne pouvait en trouver qu'en rendant son séjour utile à sa patrie. Les Paysans, portion du genre humain la plus intéres-

sante , & trop injustement avilie , membres du Christianisme peut-être trop négligés , les Payfans avaiènt le plus besoin de ses secours. Il ne connaissait pas leur langue , ou bien il l'avoit entièrement oubliée ; il résolut de l'apprendre , se proposant de les rappeler à Dieu dans ces Missions où par des instructions suivies , leur rudesse champêtre s'adoucit , où leur raison se dégage , où les vérités de la foi la frappent plus vivement. Dès-lors pour s'y préparer , pour étudier leurs manières autant que leur idiome , il se retira à la campagne. C'est sur-tout à cette époque que la solitude lui permit de donner quelques instans à l'étude de l'antiquité , tandis que l'agriculture lui servait de délassément.

Une maladie cruelle le força de retourner à la Ville , elle fut longue , & fit craindre pour ses jours ; sa famille désespérée pleurait déjà sa perte ; mais Dieu qui le réservait à de plus grands travaux , ne permit pas que la mort enlevât sitôt à l'humanité son plus zélé bienfaicteur. Il l'arracha des portes du tombeau pour lui faire recommencer une carrière plus brillante. M. l'Abbé SÉRANE n'eut pas plutôt vu retabli ses forces , qu'il sentit que Dieu ne l'avoit rappelé à la vie , qu'afin qu'il la consacràt de nouveau à la gloire de son nom. Perpignan ne lui parut plus devoir être le théâtre de ses actions , il ne pouvait suffire à son zèle ; il brûlait du désir de témoigner la vivacité de son amour & de sa reconnaissance à celui qui venait de lui donner de

fi grandes preuves de sa bonté. Assuré de sa protection, point d'obstacle qui ne lui parût facile à surmonter, point de péril qu'il eût à craindre. Franchir les mers, aller chez des peuples idolâtres annoncer un Dieu de grandeur, un Dieu de miséricorde, voilà ses projets : ce n'étoit point un de ces hommes (1) aveuglés par le fanatisme, qui ne cherchaient qu'à faire trembler des nations timides au récit des vengeances du Tout-Puissant, tandis qu'ils se livraient eux-mêmes à toute sorte d'excès. M. l'Abbé SÉRANE voulait donner l'exemple des vertus qu'il aurait annoncé ; père (2) tendre, il voulait d'abord acquérir la confiance & l'amour de ceux qu'il aurait regardé comme ses enfans, il voulait par sa patience, par ses douces invitations, leur faire connaître le Dieu Créateur des merveilles qu'ils admiraient, le Dieu bon, juste, miséricordieux, seul digne d'être adoré.

Son dessein faisoit craindre à ses parens qu'il n'échappât à leur tendresse ; ils s'employaient tous pour le retenir ; mais ni leurs prières, ni leurs larmes n'étaient capables de changer sa résolution. En vain ils cherchaient à lui persuader qu'il pouvait se sanctifier dans sa patrie. NON, NON, s'écriait-il, VOUS NE ME RETIENDREZ PAS, UNE AME SAU-

---

(1) Comme on a vu des Valverde.

(2) On se plaît ici à se servir du nom que les Indiens donnaient à Las-Cafas.

VÉE VAUT MIEUX QUE DIX ANS DE PÉNITENCE (1). Pénétré de cette salutaire maxime, il pressa son départ avec vigueur; mais il comptait sur des Passe-ports, & une permission qui lui furent refusés.

Le seul dédommagement qu'il put obtenir, ce fut d'aller dans l'Italie reprendre les fonctions de Pasteur qu'il avoit exercées jusques-là sans en avoir le titre. Le Comtat lui offrit la direction d'une Paroisse considérable, dont les habitans virent avec joie à leur tête celui que la renommée annonçoit par-tout comme un Saint. Il remplit deux ans sa nouvelle place en gagnant à Dieu toutes ses Ouailles. Il faisoit le bonheur de ses Paroissiens; ils auroient fait le sien, s'il eût pu consister dans les charmes d'une vie tranquille; mais la sphère de ses travaux étoit trop resserrée dans Bolène; Toulouse offroit à son imagination ardente mille maux à guérir, mille heuseux à faire: c'est ainsi qu'il porta toujours dans son cœur les infortunés de cette Ville.

L'heure propice sonne, il lui est permis de revenir

---

(1) Ce trait hardi étonne peut-être les ames ordinaires; mais il décele la sublimité de sa dévotion; & ce qui rend ce mot bien plus beau dans la bouche de M. SÉRANE, c'est que de tout temps il exerça sur lui les plus rudes macérations. Les instrumens de pénitence qu'il cachait avec soin; mais dont il ne pouvait dérober à tout le monde les sanglantes traces, se sont trouvés en grand nombre après sa mort.

parmi nous ; il part , abandonnant les titres de Curé & Chanoine , & laissant ses Parroissiens éplorés. Il étoit bien juste qu'il trouvât ici une reception flatteuse.

Je cesse d'écrire d'après le témoignage de mes Concitoyens , j'ai vu moi-même le retour de M. l'Abbé SÉRANE. Quoiqu'alors dans un âge peu susceptible de réflexion , je me souviens avec quelle joie , avec quels transports on le vit revenir dans une Ville où son absence avait autrefois causé tant de regrets. Il se hâta d'y reprendre le cours de ses exercices. Les Pauvres retrouvèrent en lui un Bienfaiteur , l'Orphelin un Père , la Veuve un Consolateur & un Appui. Ah ! Si sa modestie n'eût dérobé à vos yeux le tableau de ses bienfaits ; vous verriez ici un vieillard accablé sous le poids des ans , qui ne doit l'existence qu'à ses secours ; là un jeune homme que la nature avoit doué de quelques talens , & qui se voyait à la veille d'en perdre les fruits , si M. SÉRANE ne l'eût aidé dans ses études , vous y verriez une fille aujourd'hui vertueuse , autrefois sur le point de mettre un prix à son innocence pour appaiser la faim qui la dévorait , une victime de la dissolution qu'il a arrachée au Théâtre , & que le repentir force à gémir sur ses égaremens ; enfin , une famille entière où regnait autrefois la discorde & la haine , qui ne doit qu'à ses conseils la paix dont elle jouit. Ce qui distingua dans tous les temps sa vertu , ce fut cette douceur qui l'a fait aimer , qui charme , pré-

vient, attire le libertin qui la fuit, se scélérat même qui la déteste. De là cette foule de Brebis égarées qu'il ramena dans le bercail, ce peuple nombreux qui l'assiégeait le jour, & souvent même une grande partie de la nuit dans le Tribunal de la Pénitence : de là ces conversions glorieuses de ceux que l'hérésie avait arrachés à l'unité de l'Eglise, & de ceux qui, attachés encore au joug de l'ancienne Loi, avaient refusé d'accepter celui du Sauveur du monde. Célestes attraits, caractère de la vertu dont son front portait l'empreinte ! c'était lui qui attirait la confiance exclusive que certaines consciences avaient en lui : le Pécheur invétéré se sentait touché à sa vue ; il s'approchait, & trouvait le Ministre compatissant d'un Sauveur miséricordieux. Déjà attendri, soupirant après le pardon, ce cœur qui fut environné d'un triple airain, s'ouvre & se dévoile : il abjure ses erreurs, & les efface par une sincère pénitence... Qu'on remarque ici le pouvoir d'une religion toute spirituelle, dans ces restitutions qu'elle arrache à l'injuste détenteur, & dont à la honte de la raison humaine, le remord lui seul n'est presque jamais capable.

Ce fut sur-tout dans les calamités publiques que parut son zèle & sa vigilance. Qu'on se rappelle les cruels ravages qu'une Maladie épidémique causait il y a deux ans dans nos contrées ; elle semblait vouloir faire de cette Ville un affreux désert, chacun tremblait pour ses jours ; M. l'Abbé SÉRANE affron-

tait le péril & la mort, il ne craignit pas de respirer un air infect, & de s'exposer lui-même aux fureurs de la maladie pour porter des secours à ceux qui en étaient la proie, & recevoir leurs derniers soupirs. C'était une tempête affreuse qui engloutissait autour de lui des milliers de victimes; intrépide, il oublie qu'il court les mêmes dangers, pour ne s'occuper que du salut de ses semblables.

Tant de fatigues apostoliques auraient justifié quelque repos; mais il en fut toujours avare: il dérobaît tout le temps qu'il pouvait à son sommeil; il étendait alors la sphère de ses lumières, il augmentait ce trésor où venaient souvent puiser les esprits les plus profonds, les plus exercés à diriger les consciences: aussi était-il le conseil des gens en place les plus distingués, des Prélats les plus respectables; plusieurs Chantal recevaient les règles de cet autre François de Sales. Mais quelque respect que tous les cœurs eussent pour lui, de quelque considération qu'il jouît dans tous les esprits, on peut dire que sa renommée n'était pas au-dessus de lui. La chaire de vérité, qui retentissoit tous les jours de ses accens, déposait & pour son zèle & pour son savoir. Dès ses jeunes ans, une foule d'Auditeurs s'empressa d'accourir à ses Discours. On y admirait un plan lumineux, des divisions concises, un enchaînement de preuves convaincantes, qui forçait l'incrédulité jusques dans ses derniers paradoxes. Il est un autre genre où le génie brille peut-être moins, mais où la charité paraît dans tout

son éclat. Je parle de ces Retraites & de ces Missions , où des Pasteurs dévoués particulièrement au Salut des ames , rappellent & rassemblent les Brebis égarrées : nouveaux Apôtres , ils se livrent sans étude à l'ardeur qui les entraîne , & ils impriment bien mieux dans nos cœurs les vérités touchantes dont ils sont eux-mêmes pénétrés. Partie moins brillante peut-être , mais la plus solide , la plus précieuse de la prédication ! c'était à elle que M. l'Abbé SÉRANE se consacra. Avec quel feu ne se livrait-il pas à ces pénibles exercices ! Avec quelle intelligence n'y présidait-il pas ! sur-tout dans ces années saintes , où le Vicaire de Jesus-Christ , en ouvrant les trésors de l'Eglise , semble rapprocher les cieux de la terre. On vit notre Héros Chrétien parcourir les Villes & les Diocèses comme pour rassembler les peuples sous l'étendart de la Religion. En vain sa santé chancelante menaçait un corps épuisé par les maladies les plus terribles , rien n'arrêtait le cours & la rapidité des conquêtes qu'il arrachait aux enfers. Il méprisait trop sa dépouille mortelle pour lui sacrifier les intérêts du Ciel , unique mobile de toutes ses actions. Second Xavier chez les Chrétiens , quand il soumettait tout à l'empire de la Croix , l'amour divin semblait lui donner des ailes. L'amour divin ! . . . Il régnait souverainement sur son Être , il l'embrasait : eh ! qui aurait pu donner à son éloquence naturelle , & sans apprêt , cette persuasion qui saisit , cette onction qui fait couler les larmes , ces traits de flamme

qui pénètrent l'homme endurci, qui le vivifient, qui le font ressusciter à lui-même & à la grace? Qui aurait animé son visage de ce feu céleste, lorsqu'il offrait à ses Auditeurs le bonheur des Elus, & qu'il leur en faisait, pour ainsi dire, favoriser les douceurs par avance? Ses traits, que l'affreuse perspective d'un éternité malheureuse avait obscurci, se déployaient alors, & semblaient rayonner de la gloire des Anges. Quels fruits de pénitence ne devait-il pas recueillir dans sa pénible carrière!

Il paraît impossible qu'un homme, dont tous les momens étaient si remplis par les occupations de son ministère, pût cependant ajouter tous les jours à la masse de ses connaissances, je ne dis pas seulement par une continuelle étude de la Théologie, mais encore par la réunion de celles qui constituent le vrai savant; il paraît impossible qu'il ait pu prendre sur la nature assez de veilles pour mériter le nom d'Auteur par plusieurs Ouvrages, & en divers genres. On lui reconnaissait généralement une pénétration vive, qui fondait dans un clin d'œil, la profondeur des causes, une intelligence vaste qui embrassoit tous les rapports. Sa plume étoit simple, mais élégante: découvrons-nous ici au Public ceux de ses écrits qu'il n'a pas connus? Non sans doute, il ne tiendra pas à nous qu'ils sortent des ombres du mystère dont il voulut les envelopper. . . . Mais quoi! quel augure en laisserons-nous tirer à la calomnie, elle qui ne respecte pas les Saints, qui ne respecta pas celui qu'il

nous est permis de croire aujourd'hui à leur rang (1) ? Ah ! que les bouches impures retiennent leur venin : qu'on ne soupçonne pas M. SÉRANE d'avoir jamais rien produit dont il eût dû rougir. Il étoit incapable de blesser jamais l'autorité des Potentats, ni celle de l'Eglise ; qui plus que lui se montra soumis à leurs Décrets ? Mais en attendant un jugement définitif, qui va décider de la possession de ce que nous avons de plus cher, ne nous est-il pas permis de nous plaindre au Tribunal de la Justice ? Et si nous plaïdons une cause intéressante par elle-même, combien notre défense ne l'est-elle pas davantage, si nous ajoutons à la force & à la solidité des preuves le brillant coloris d'une vive imagination !

Je ne m'étendrai pas ici sur le mérite d'une autre production qui est entre les mains de tout le monde. On fait trop bien l'apprécier dans une Ville où les Lettres & la Piété fleurissent également : C'est la vie du Pere Cayron, homme rare par ses vertus, célèbre par ses miracles, que Dieu avait fait paraître dans un siècle moins heureux pour la Religion. M. SÉRANE

(1) C'est ici la voix du peuple, je n'en suis que l'écho : cette acclamation de sa part est ordinairement l'effet des grands prodiges qui le frappent : c'est ainsi que dans Rome il a canonisé un Labre ; aujourd'hui est-ce un crime à Toulouse de laisser échapper de pareils transports ? Pour moi, que le Lecteur peut juger dans toute sa rigueur, je m'impose un discret silence, dans la religieuse attente que je dois au jugement de l'Eglise.

devait plus que tout autre céder au respect & à la vénération qu'il inspirait. La Providence semblaient les avoir réunis pour mettre devant les yeux de l'un le plus parfait modèle , & pour donner à l'autre un héritier de ses vertus. Nourri des leçons de l'amitié , instruit à l'école même de la sagesse, M. SÉRANE, qui s'était formé sur un si grand exemple, ne devait-il pas à son tour le proposer au monde entier ? L'estime l'y engageait , la reconnaissance l'y obligea. Quel Disciple mérita mieux d'immortaliser la gloire d'un plus digne Maître ! Aussi voit-on dans cet Ouvrage une ame sensible qui développe la sensibilité d'une autre , un mortel guidé par l'influence de la grace qui célèbre les effets qu'elle a opérés dans un autre ; une effusion de sentiment semble avoir dirigé le pinceau qui présente les traits de la charité , de la sainteté même, Historien sans prétention , un tour aisé , une narration facile lui concilie le Lecteur. Celui-ci se plaît sur-tout à parcourir cette suite de faits dont l'enchaînement fixe son imagination attentive , & entraîne sa pieuse curiosité. Voilà , sans contredit , le meilleur modèle que pourront choisir ceux qui après moi , avec plus de talens & avec plus de réflexions , acheveront le tableau dont à peine j'offre ici l'esquisse.

On est encore comptable à l'aveugle attente du Public d'un Ouvrage posthume auquel on fait qu'il a donné les dernières années de sa vie. Il est le fruit de la profonde connaissance qu'il avait de l'antiquité ,

de l'étude longue & réfléchie qu'il avait fait de la Physique : Ce sera sans doute un bouclier sûr & impénétrable à opposer aux vains traits qu'une Philosophie insensée ne cesse de lancer contre Dieu, son Culte & ses Lois, contre les merveilles de la naissance de la nature par la création, celles de son anéantissement presque total par le déluge, celles enfin de la renaissance du Monde par la bonté du Tout-Puissant pour un mortel privilégié, & mille autres vérités importantes, fondement d'une Religion sainte que des esprits prétendus forts voudraient abattre dans leurs rêveries. Age de fer, où la créature hardie tente dans ses efforts impuissans de renverser le Créateur du Trône de l'Univers pour lui substituer l'empire d'un aveugle hasard ! Siècle pervers où le Peuple embrasse évidemment ces systèmes absurdes, où mille bouches font l'écho des blasphèmes échappés à celles d'un Coryphée impie ! Il étoit besoin parmi nous d'une nouvelle digue pour arrêter les progrès de la corruption générale : Notre Auteur ne s'est pas contenté pour le triomphe du Christianisme d'offrir à l'incrédulité dans toute sa conduite un exemple qu'elle est incapable de fournir, celui du parfait homme de bien ; il a voulu encore foumettre au jugement de la saine raison les principes de notre foi, & lui faire remporter la victoire au Tribunal auquel nos ennemis ne cessent de la citer.

La mémoire de M. SÉRANE vivra donc désormais, & dans nos cœurs, & dans nos esprits : il

travaille par son zèle à nous ouvrir la voie du Ciel, il travailla encore à laisser dans ses écrits de quoi nous y guider même après sa mort. Mort trop précocce pour le bien de l'humanité. Le désir de terminer cet Ouvrage vaste & étendu contribua peut-être à la hâter. Hélas ! il eut la douleur de n'y avoir pu mettre la dernière main. Sans doute qu'un savant dépositaire précipitera le travail qui doit l'achever, & le livrer aux vœux du Public impatient. L'espoir d'y trouver tout ce que l'érudition peut jeter de lumière sur l'origine des choses, tout ce qu'un esprit juste peut y découvrir de vrai au milieu des ténèbres des préjugés & des erreurs, ne peut être démenti.... Mais si ces lauriers littéraires sont glorieux, on peut dire qu'ils n'ont jamais ceint que le front de la modestie : Son cœur aussi humble que son génie était élevé, ne lui avait jamais permis d'envisager que la gloire de son Dieu. Ennemi de la louange, il rougit de l'encens qu'on offrait à son mérite (1).

Il fallait qu'il succombât à des travaux aussi pénibles, que des maladies dangereuses avaient souvent interrompu, mais qu'il avait toujours repris avec une nouvelle ardeur, dès les premiers jours de sa convalescence : La mort seule pouvait en arrêter le cours....

Ce moment si terrible pour le pécheur, si conso-

---

(1) Entre mille autres exemples, les Odes sur la Retraite Ecclésiastique de Pamiers.

tant pour l'homme juste, il le vit approcher avec cette tranquillité que donne l'attente d'une éternité bienheureuse. Ce n'est pas qu'il ne craignît de n'être pas rentré en grâce avec un Dieu qu'il croyait avoir si souvent offensé, mais il implorait sa miséricorde. Ses sentimens de crainte étaient mêlés de confiance & d'amour. Si nous pouvions rendre compte ici de ses ferventes prières durant le cours de sa maladie; & au moment de s'unir à son Divin Maître, de ses soupirs, de ses élans du cœur qui semblaient le porter vers la demeure céleste, & lui en faisait anticiper les douceurs, quels sujets d'édification ne donnerions-nous pas à la piété! Que de larmes ne ferions-nous pas couler des yeux de nos Lecteurs attendris! Si nous pouvions le peindre conservant jusqu'à ses derniers instans, jusques même après sa mort cet air doux & serein répandu sur tout son visage, ce sourire aimable & gracieux, signe de sa bonté, quel chrétien pourrait se refuser au désir d'un trépas aussi beau & aussi glorieux?

On voyoit cependant cette tranquillité s'altérer quelquefois, & à plusieurs mots entrecoupés & prononcés par intervalle, on comprenait que Satan faisait ses derniers efforts sur une ame qui allait s'élançer dans le sein de la Divinité. On le voyoit bientôt après renaître à la paix & au calme, on l'entendait s'écrier avec l'expression d'un homme soulagé : LE COMBAT EST FINI. Et quelles doivent donc être les craintes de ceux que le crime envi-

ronne, & qui vivent dans une dangereuse sécurité, si au moment de comparaître devant Dieu, la justice de ses Arrêts fit trembler celui qui n'eût jamais d'autre guide que la Foi, d'autre règle que ses Commandemens ?

Ces émotions ne manquaient pas de frapper ceux qui se trouvaient auprès de lui. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui dire avec naïveté : **MAIS, MON PÈRE, VOUS N'AVEZ FAIT QUE DU BIEN.** *Dites donc que des fautes,* répondit-il avec force.

Il s'était plusieurs fois nourri du pain des Anges avec des sentimens qu'il est impossible d'exprimer. Toujours maître de lui-même, il faisait à ceux qui étaient accourus chez lui des exhortations vives & tendres que nous voudrions pouvoir rapporter ici. Mais l'heure fatale approche. . . . O comble de l'humilité ! sa voix mourante se ranime encore pour faire aux spectateurs, qui fondent tous en larmes, l'amende honorable la plus touchante. . . . Mais sa voix s'éteint de nouveau. . . . Enfin lorsqu'on le crut prêt à rendre le dernier soupir, une personne approcha de ses lèvres le Crucifix qu'il portait toujours avec lui, en disant : **MON PÈRE, VOILA VOTRE DIEU ; IL DOIT ÊTRE VOTRE CONSOLATION.** A ces mots il ouvrit la bouche comme pour le recevoir ; mais s'apercevant que ce n'était que son image, il le prit dans ses mains, le mit sur sa poitrine, & le pressa tendrement contre son cœur.

Dans ce transport d'amour son ame s'envola vers

sa céleste patrie , où elle se réunit au Principe de tout être... Le bruit de sa mort se répand dans toute la Ville. On accourt de toutes parts pour l'admirer , pour pleurer sa perte , & pour invoquer en même-temps sa protection. Le lieu qui le renferme ne peut contenir la multitude (1). On passe des heures entières à prier autour de son cercueil..... Pas un qui ne veuille goûter le même plaisir ; pas un qui ne veuille approcher de ce corps auguste , lui baiser les mains , & emporter avec lui une petite partie de ses précieuses dépouilles.

A l'Eglise (2) lorsqu'on lui rendit les derniers devoirs , même concours de peuple , même empressement à se procurer quelque chose qui ait pu lui servir ou le toucher (3). On n'entend que gémissemens , cris de la douleur. Les uns redemandent leur pere , les autres leur protecteur & leur appui ; ceux - ci prosternés sur sa tombe goûtent une espece de satisfaction à l'arroser de pleurs , ceux-là prosternés aux pieds des Autels croient déjà le voir auprès du Trône

(1) Ce ne fut qu'en réclamant l'autorité des Magistrats & le secours de la garde , qu'on put parvenir à faire sortir le peuple qui se disposait à passer la nuit auprès de son corps.

(2) Tout le monde sait que le Parlement dérogea d'un consentement unanime aux Arrêts de défense concernant l'inhumation dans les Eglises.

(3) Il avoit pendant sa vie reçu les mêmes témoignages de la vénération publique , & on lui déroba souvent des morceaux de sa robe.

du Tout-Puissant , & ils le supplient de vouloir être aujourd'hui leur Ange tutélaire comme il fut leur guide.... Quel convoi ! Quelle pompe funèbre ! .... Ou plutôt quel triomphe ! L'orgueil qui accompagne les Grands au tombeau , a-t-il rien qui puisse lui être comparé.

Ainsi vécut comme les Elus , ainsi mourut de la mort des Saints le Grand Homme qui occupe notre souvenir. Puisse cet exemple de vertu que nous avons eu sous nos yeux , nous mettre tous dans la voie de la grace , & nous conduire au port du salut..... Quels Citoyens , isolés dans leur insensibilité pourraient lui refuser leurs larmes au milieu de tout ce Peuple qui en mouille ces images !

Tous les Arts se sont empressés de faire revivre ses traits à nos yeux , plusieurs Corps respectables ont honoré sa mémoire : Que ne peuvent mes faibles efforts répandre quelques nouvelles fleurs sur sa tombe !

## A P P R O B A T I O N .

J' Ai lu le présent Manuscrit , & n'y ai rien trouvé de contraire à la Foi , ni aux bonnes Mœurs.  
A Toulouse le 20 Mai 1784.

Fr. Do. BRUSSAC , Min. Con. & Prof. Roy.

*Permis d'imprimer ce 21 Mai 1784.*

LARTIGUE, Juge-Mage.

en l'année 1784, & de la part de la ville de  
 auquel on leur auroit permis de s'établir si on leur  
 eût permis de s'établir. On leur a permis de s'établir  
 On a donc permis de s'établir à la ville de  
 les Grands de la ville de la ville de la ville de  
 compta.

Ainsi vous voyez comme les Grands de la ville de la  
 mort de la ville de la ville de la ville de la ville de  
 toujours. Plus est grande la ville de la ville de la ville de  
 en son nom, & dans la ville de la ville de la ville de  
 la grace, de nous combiner au point de la ville de la ville de  
 Croyers, liés dans leur intérêt pour la ville de la ville de  
 tel que nous sommes au milieu de tous ce Peuple qui  
 en mouille ces terres!

Toutes les Arts se font employer de la ville de la ville de  
 tris à nos yeux, plusieurs Corps se font établir ont  
 honoré la mémoire: Que ne peut-on pas faire  
 efforts, quelques nouvelles fleurs sur la  
 toute!

APPENDICE

J'ai vu le présent Manuscrit, de n'y a rien trouvé  
 de contraire à la Foi, ni aux bonnes Mœurs.  
 A Toulouse le 20 Mars 1784.  
 M. D. BRUSSAC, Evêque de la ville de la ville de la ville de

Paris le 20 Mars 1784.  
 LARTIGUE, Evêque de la ville de la ville de la ville de

1848

Dear Mother  
I received your kind letter  
of the 10th and was glad  
to hear from you and  
to hear that you were  
well and happy.

I am well and hope  
these few lines will find  
you all the same. I  
am writing you a few  
lines to let you know  
that I am still alive.

I have not much news  
to write at present. I  
am still in the same  
place and doing the  
same old work.

I hope you will  
write soon and let  
me hear from you.  
I am your affectionate  
son,

John Smith  
P.S. I have not time  
to write you more  
at present.

## Complainte

O mort ! fatale mort ! quelle est ta tyrannie ?  
Qui peut te retracer sans effroi, sans horreur ?  
Sans des antres profonds, que ne lus-tu bannie !  
Sera-t'on à jamais la proie de ta fureur ?

Tu viens de m'enlever de ta faux meurtrière  
Un Pere dont les jours m'étoient si précieux.  
Je voulus te calmer par une humble prière,  
Rien ne put retenir tes coups audacieux.

Sérane n'est donc plus, cet Ami si fidelle !  
Il est perdu pour moi . c'en est fait, plus d'espoir !  
Mille fois dans le jour, vainement je l'appelle.  
Il ne peut plus m'entendre & je ne puis le voir.

Voilà donc tout le fruit de toute ma tendresse !  
A chaque instant je meurs, j'approche du Tombeau.  
Mes Sens sont assaillis de langueur, de tristesse.  
La lumière n'est plus qu'un lugubre flambeau.

Mon esprit est rempli de troubles & d'allarmes,  
Et je ne goûte pas le repos d'un moment.  
Je contrains mes regrets, mes soupirs & mes larmes.  
Un Souvenir trop cher, m'est un affreux tourment.

---

---

## Complainte

---

A qui donc m'adresser? à qui dois-je me plaindre?  
Qui pourra soulager mes funestes ennuis?  
D'un chagrin si cruel n'ai-je pas tout à craindre?  
Puis-je tenir long-tems dans l'état où je suis?

Dans mon rigoureux sort, ô ciel! je vous implore.  
Venez à mon secours, apaisez ma douleur.  
Remplissez vos desseins & vos vœux que j'adore;  
Et que Sérane vive au milieu de mon cœur.

Ô Père tant aimé! quelle est ta destinée?  
Rassure un Jemlin. annonce ton bonheur.  
Sois-tu dans le ciel de la paix fortunée,  
Des torrents de plaisirs que départ le Seigneur?  
Si ta belle ame encor n'approche pas la gloire  
Je saurai t'y porter dans l'ardeur de mes vœux.  
Que ne ferois-je pas pour hâter ta victoire?  
C'est ce que je te dois, c'est tout ce que tu veux.

---

---

---

---

---

Par un Religieux franciscain qui avoit confié son ame aux Soins  
de cet homme apostolique....

1784

steril



Et loge  
de  
sabbe SE



